



HAL
open science

La divinisation transcendant les limites spatiales et temporelles de l'être créé. Apories et solution ressortissant à l'eschatologie de Maxime le Confesseur

Pascal Mueller-Jourdan

► **To cite this version:**

Pascal Mueller-Jourdan. La divinisation transcendant les limites spatiales et temporelles de l'être créé. Apories et solution ressortissant à l'eschatologie de Maxime le Confesseur. *Warszawskie Studia Teologiczne*, 2022, 35 (2), pp.102-120. 10.30439/WST.2022.2.6 . hal-04564443

HAL Id: hal-04564443

<https://hal.science/hal-04564443v1>

Submitted on 2 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Słowa kluczowe: miejsce, czas, eschatologia, natura bytu, powstawanie i ginięcie

Keywords: place, time, eschatology, nature of beings, generation and corruption

Pascal Mueller-Jourdan

Pascal Mueller-Jourdan

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE L'OUEST, ANGERS, FRANCE

ORCID : 0000-0002-0689-7715

LA DIVINISATION TRANSCENDANT LES LIMITES SPATIALES ET TEMPORELLES DE L'ÊTRE CRÉÉ. APORIES ET SOLUTION RESSORTISSANT À L'ESCHATOLOGIE DE MAXIME LE CONFESSEUR

INTRODUCTION : CONTEXTE ET PROBLÉMATISATION

Depuis plusieurs années maintenant, la catégorie de lieu mais surtout celle de temps ont suscité la curiosité de nombreux spécialistes de l'œuvre de Maxime le Confesseur dont la pensée marque sans doute un tournant majeur entre la période des grands conciles œcuméniques et la lente constitution d'une théologie proprement byzantine dont le caractère de plus en plus systématique et construit se donne surtout à voir dans l'immense *Source de la connaissance* de Saint Jean de Damas. Nous pourrions penser que tout a été dit sur ces deux catégories dans l'œuvre du Confesseur. On pourrait par ailleurs se demander quel peut être l'intérêt d'étudier des notions qui ressortissent à la physique plutôt qu'à la théologie et à la spiritualité.

Pourtant, les concepts de lieu (τόπος) et de temps (χρόνος) sont directement corrélés à la théologie de la création et sont même qualifiés de condition *sine*

qua non de l'être des étants. Mais bien que ces catégories assument ce statut tout à fait capital pour la conception du créé dans la théologie maximienne, elles paraissent comme disparaître *lorsque, à la fin des temps, la nature aura été, par grâce, conjointe au Verbe* selon l'expression de Maxime dans la *Question à Thalassios* 65 (cf. Maxime, 1980 & 1990 LXV. 522-523).

Qu'en est-il dès lors de ce qui constitue originellement la spécificité de la nature créée, et de la nature créée en tant que créée, si ce qui la spécifie eu égard à l'incrété, si ses conditions nécessaires d'existence, à savoir le lieu et le temps, ne sont plus ? Ce qui constitue intimement aujourd'hui la nature créée sera-t-il, un jour, définitivement caduc ?

S'il est difficile et probablement impossible de trancher avec certitude ces questions, il est sans doute nécessaire d'en bien circonscrire les termes de façon à mieux saisir ce qu'il en est pour Maxime du statut originaire de la création mis en perspective avec son statut final.

Nous verrons d'ailleurs en parcourant une section de la *Question à Thalassios* 65 qui semble annoncer pour la fin des temps, la caducité du lieu et du temps, du moins au sens où nous pouvons les comprendre et les expérimenter aujourd'hui, que ce qui dans tous les cas et avec certitude cesse, c'est le caractère précaire d'un mouvement cause d'instabilité et d'altération pour toute réalité créée qui est par nature mobile et donc changeante. Nous verrons que le cœur du problème porte moins sur l'apparente disparition du lieu et du temps comme conditions nécessaires à la substance des êtres que sur la transformation du mouvement et, *de facto*, sur la transformation de ce qui présentement le mesure, à savoir le temps. Il est, en effet, admis par tous les auteurs de l'Antiquité tardive, que le temps est la mesure du mouvement et qu'il l'est, présentement, selon l'antériorité et la postériorité (Aristote, 1957, IV, 219b 1-2). On fait unanimement le constat depuis Aristote que : « *le temps est en soi cause de destruction, puisqu'il est nombre du mouvement et que le mouvement défait ce qui est* » (ibidem, 221b 1-3). Cette thèse est d'ailleurs attestée chez Maxime le Confesseur lorsqu'il affirme dans le prologue de la *Mystagogie* : « *Tu as voulu avoir un écrit pour remède à l'oubli et secours de la mémoire. Tu disais qu'elle avait naturellement le temps pour destructeur et qu'il pouvait insensiblement la dépouiller, par l'oubli, des bonnes choses qui s'y trouvaient, et même en faire disparaître toutes traces et images* » (Maxime, 2011, 12-18). Le temps est donc revêtu pour Maxime le Confesseur aussi d'un fort coefficient négatif. Ceci n'est d'ailleurs pas sans présenter un certain paradoxe dans l'œuvre de Maxime dans la mesure où, comme nous l'avons dit, le temps est aussi la condition nécessaire à l'être des étants.

Notre recherche comprendra deux parties. La plus longue portera sur les modalités contingentes de l'être créé et sur le lieu et le temps comme expression de

la finitude de ce dernier. La deuxième partie plus courte cherchera à comprendre ce qu'il en est des catégories de lieu et de temps et des limites inhérentes à la réalité créée à la fin des temps, lorsque la nature se sera unie au Verbe de Dieu par grâce. Le corps de l'homme, lieu central de l'expérimentation de la contingence et des limites inhérente à la vie humaine, aura alors embrassé le statut de la chair ressuscitée du Verbe.

I. ÉLÉMENTS D'ENQUÊTE : LA NATURE DES ÉTANTS DANS LEURS CONDITIONS PRÉSENTES D'EXISTENCE

Cette première partie comprend trois sous-parties. La première intéresse la distinction créé/incréé eu égard à l'être entendu de façon générale. La deuxième traite des catégories de lieu et de temps comme condition *sine qua non* de tous les êtres, à l'exception du divin. La troisième examine la question de la contingence et de la finitude de la réalité créé. Elle se conclut par une brève synthèse avant d'engager une deuxième partie qui interroge la pérennité du statut de l'être créé en ses limites spatiotemporelles naturelles.

Nous devons également avoir toujours à l'esprit que notre enquête porte sur la création sensible dont l'homme est en quelque manière le sommet et la récapitulation. A ce titre parler de l'homme, c'est parler de la totalité du cosmos. Nous ne convoquerons la réalité créée incorporelle, à savoir le monde angélique, que sporadiquement comme en contrepoints. Elle devrait en effet faire l'objet d'une étude propre.

I.1. Premier élément : Créateur et créature, distinction

Maxime distingue de la façon la plus radicale qui soit la créature du Créateur, l'être créé de l'être divin par définition incréé. Or si l'on peut par analogie parler de l'être divin et de l'être des créatures en faisant usage du même vocable, il est évident que pour le Confesseur l'être des créatures est nécessairement conditionné par certaines modalités d'existence. *L'Ambiguum 10 ad Johannem* de Maxime est à ce titre l'une des pièces les plus marquantes à apporter à ce dossier.

« Je dirais là que les êtres <créés> ont l'être même sous la modalité du 'comment' (πῶς) mais non de manière absolue, ce qui précisément est une première forme de circonscription, forte et importante, pour démontrer que les êtres ont commencé eu égard à la substance et à la génération. Mais qui ne sait que pour tout être, de quelque manière que ce soit, sauf pour l'être divin, le seul qui soit proprement au-delà de l'être même, la question

du 'où' (οὐ) [i.e. du lieu] s'impose d'abord à la pensée, question qui est conçue nécessairement partout et dans tous les cas avec celle du 'quand' (πότε) [i.e. du temps]. Il n'est pas possible en effet de concevoir le 'où' à l'état isolé, séparé du 'quand' (ces questions en effet relèvent des choses concomitantes entre elles puisqu'elles n'arrivent pas l'une sans l'autre) le 'quand' n'est en aucune façon à l'état isolé, séparé du 'où', ils sont naturellement conçus ensemble.

Par le 'où', tous les êtres sont montrés comme étant dans un lieu. En effet, le tout même de l'univers n'est pas au-delà du tout (car ce serait contraire à la raison et impossible, en quelque sorte, de proclamer que le tout lui-même est au-delà de son propre tout), mais il a par lui-même et en lui-même sa circonscription – après la puissance infinie cause de tout circonscrivant tout – comme la limite même la plus extérieure de lui-même ; ce qu'est précisément le lieu du tout comme certains le définissent en disant : le lieu est la périphérie extérieure du tout, ou bien la position extérieure du tout, ou bien la limite du contenant en qui est contenu le contenu.

Par le 'quand', tous les êtres sont montrés comme étant, dans tous les cas, dans le temps, puisque toutes les choses, quel que soit leur nombre, après Dieu ont l'être non de manière absolue mais sous le signe du 'comment', et par-là ne sont pas sans commencement.

Toute chose en effet, quelle qu'elle soit, qui admet le discours sur le 'comment', même si elle est, elle n'était pas. Il s'ensuit qu'en parlant du divin, nous ne disons pas le 'comment' de son être ; et c'est pourquoi nous disons de lui : 'il est', 'il était', de manière absolue, sans fixer de limites et en dehors de toute relation. Le divin en effet ne peut admettre aucune parole et pensée, dans la mesure où en lui prédisquant l'être, nous ne disons pas l'être même. Car l'être provient de lui mais il n'est pas l'être même. En effet, il est au-delà de l'être qui provient de lui, de ce qui se dit et de ce qui se pense selon le 'comment' ou de manière absolue.

Si les êtres ont l'être sous la modalité du 'comment' mais non de manière absolue, on admettra qu'ils relèvent du 'où' à cause de la position (θέσις) et de la limite (πέρας) de leurs raisons naturelles, et qu'ils relèvent dans tous les cas du 'quand' à cause de leur principe-commencement (ἀρχή) » (Maxime, 1994, 10, 1080b-1181a).

Il est évident pour Maxime que tous les êtres ou peut-être faudrait-il dire tous les étants 'réels' n'ont pas l'être de manière absolue (ἀπλῶς). L'être qui n'est pas divin en effet possède l'être sous certaines conditions, sous certaines modalités,

sous le mode du 'comment' (τὸ πῶς εἶναι). Ce qui *de facto* en fait un être qui relève de facteurs multiples. Le divin quant à lui est le seul qui soit au-delà de l'être, le seul qui échappe absolument aux catégories du 'où' et du 'quand'.

Avoir l'être sous certaines conditions s'entend pour Maxime, comme le fait d'avoir l'être sous le faisceau, ou la modalité, de déterminations catégorielles multiples, approximativement les mêmes que celles qu'Aristote avait recensées au début de l'*Organon* : à savoir, outre le fait d'être une substance déterminée, le fait d'être qualifié, quantifié, le fait d'être en relation, d'être dans le lieu, dans le temps etc..., mais c'est aussi le fait d'avoir l'être sous le mode du mouvement.¹ En effet, le fait que tous les êtres ont un commencement et un principe de génération, les place naturellement sous le mode du mouvement et donc du changement possible, et en conséquence sous le mode de l'altération possible et de la corruption.²

Le divin, lui, est dit par Maxime au-delà de l'être même des êtres. Il est dès lors tout simplement hors catégories, hors limite, hors extension ou dimension et donc, tout simplement, non concerné dans son être par les catégories 'où' et 'quand' qui déterminent, limitent et circonscrivent la nature de l'être créé. Le divin est également comme premier moteur immobile absolument dépourvu du mouvement ainsi que le rappelle Maxime qui oppose l'incrée au crée eu égard à l'immobilité de l'un et à la mobilité de l'autre. Ainsi, affirme Maxime :

« Qui ne repoussera aisément l'erreur que le monde n'a pas de principe-commencement, raisonnant en vérité que tout ce qui est mû a commencé par du mouvement ? Aucun mouvement n'est sans principe-commencement puisqu'il n'est pas sans cause, car le moteur est un principe, et la fin – qui appelle et attire – vers laquelle tout se meut est une cause. Si le moteur est principe de tout mouvement de tout mû, et fin, la cause vers laquelle est porté le mû (rien ne se meut sans cause), aucun des êtres n'est immobile si ce n'est le premier moteur (le premier moteur en effet est immobile car

1 Sur ces déterminations catégorielles dans lesquelles, les spécialistes en ces matières enclosent l'Univers entier, voir : Maxime, 1994, 10, 1181AB : « De nouveau. Si la substance des 'touts', du fait qu'ils sont plusieurs 'touts' ne peut être infinie (car une limite circonscrit la quantité numérique de ces nombreux êtres mêmes et la raison (détermination) de l'être et de l'être 'comment', car la substance des 'touts' n'est pas débridée, l'hypostase de chacun ne va évidemment pas sans circonscription, étant circonscrit logiquement par le nombre et la substance. Si donc aucun des êtres n'est libre de circonscription, tous les êtres ont de toute évidence pris - à proportion de ce qu'ils sont eux-mêmes - l'être 'quand' et l'être 'où'. Sans ceux-ci absolument rien ne pourra être, ni substance, ni quantité, ni qualité, ni relation, ni action, ni passion, ni motion, ni disposition, ni aucune autre parmi les catégories dans lesquelles les experts en ces matières enferment le tout. Aucun des êtres donc n'est sans commencement à qui quelque chose d'autre est présupposée ; ni incirconscriit à qui toujours on peut en même temps lui apposer quelque chose d'autre ».

2 Les questions de la corruptibilité naturelle et de l'incorruptibilité par grâce de la réalité créée ont été discutée dans : P. Mueller-Jourdan, 2015c, p. 452-453.

aussi sans principe-commencement) ; aucun des êtres donc n'est sans principe-commencement car aucun n'est immobile. Tous les êtres, de quelque manière que ce soit, se meuvent à l'exception de la cause unique, immobile et au-delà de tout » (Maxime, 1994, 10, 1176d-1177a).

Les premiers éléments à apporter à notre dossier sont donc premièrement la distinction radicale entre l'être divin qui, source de l'être, est au-delà de l'être, et de fait de l'être de ceux qui, créés, ont nécessairement l'être sous certaines modalités catégorielles et ont l'être, primitivement sous le mode du lieu et sous le mode du temps. Deuxièmement, ce qui caractérise radicalement le créé du Créateur incréé, c'est la nature foncièrement mobile du premier. Il est probable d'ailleurs que le mouvement originel fut, dans le cas de l'homme, caractéristique d'une dynamique de croissance pour l'homme qui aurait dû, selon Maxime, jouer un rôle que l'on peut qualifier de sacerdotal dans l'univers créé en synthétisant dans sa propre nature et selon un ordre déterminé toutes les distinctions qui avaient préluées à son apparition³. L'homme ayant manqué à cette mission, c'est dans et par le Verbe fait chair, en tant qu'il est le nouvel Adam, qu'est restitué à l'homme, dans des conditions pourtant bien différentes, la tâche de remplir cette mission sacerdotale.

I.2. Le lieu et le temps comme conditions *sine qua non* de l'être des étants

La deuxième pièce à apporter à *notre dossier* concerne les deux catégories de lieu et de temps, rapportées dans l'*Ambiguum* 10 cité précédemment. Elles apparaissent sous la forme des adverbes 'où' et 'quand'. Ces deux catégories toujours conçues ensemble, sont seules, parmi les déterminations catégorielles, à être dites conditions *sine qua non* de l'être des êtres, et donc condition de l'être créé. L'affirmation est radicale. En dehors de l'être 'où' et de l'être 'quand', il n'y a tout simplement pas de substance possible. La substance créée est donc par nécessité toujours et simultanément avec le 'où' et le 'quand' qui lui donnent 'lieu d'être' et qui relèvent de sa nature intime dès lors qu'ils en sont les déterminations essentielles et non des déterminations accidentelles.

3 Sur cette destinée originelle de l'homme, Maxime, 1994, 41, 1305ab : « La cinquième [division] concerne la créature ultime, sorte de laboratoire où tout se concentre, surintroduit providentiellement parmi les êtres par genèse comme médiateur naturel entre les extrêmes de toutes ces divisions : l'homme, divisé lui-même en mâle et femelle, qui possède naturellement, en sa situation médiane, toute faculté d'unification par la relation de ses parties à tous les extrêmes. Par cette faculté, conformément à la cause de la genèse des êtres divisés, se parachève le mode qui devait par lui-même rendre manifeste le grand mystère du plan divin, en menant harmonieusement à bonne fin l'unification réciproque des extrêmes d'entre les êtres, progressant des plus proches aux plus éloignés et des moindres au plus excellents, par une tension dont l'aboutissement culminerait en Dieu ».

Le 'où' désigne fondamentalement la relation au lieu, le $\tau\acute{o}\ \acute{\epsilon}\nu\ \tau\acute{o}\pi\omega$, de ce qui est dans le lieu, autrement dit et à titre premier la relation logique et universel à une limite contenante. Le 'quand' désigne fondamentalement la relation au temps, le $\tau\acute{o}\ \acute{\epsilon}\nu\ \chi\rho\acute{o}\nu\omega$, de ce qui est dans le temps, autrement dit le fait d'être caractérisé par un mouvement qui a commencé au moment de la génération de l'être des étants. Ce mouvement est de fait mesuré et régulé par le temps selon qu'on fait de ce dernier une simple mesure, ou selon qu'on en fait la manifestation d'une disposition providentielle de Dieu qui détermine pour chaque chose son principe, la nature de son mouvement, dans le cas du vivant les séquences de son développement, son altération et corruption progressives et sa fin, ou dans une perspective eschatologique la transfiguration de sa fin comme nous le verrons ultérieurement.

Les deux catégories imposent à ce qu'elles déterminent foncièrement et à titre premier un certain nombre de mesures et de limites, sans lesquelles il n'y a tout simplement pas d'être. Elles le font simultanément bien que ce ne soit pas sous le même rapport. Ces deux catégories disent à la fois la condition nécessaire et providentielle de l'être mais aussi sa contingence et sa finitude naturelle. En soi, la finitude naturelle ne saurait être conçue de façon péjorative. Si l'homme n'avait pas manqué à sa mission originelle et n'avait pas brisé l'alliance primitive, il se serait, du fait même de sa relation à Dieu, maintenu vivant. Sa séparation d'avec la Source de la vie entraîna *de facto* le rappel brutal de sa condition de créature et l'entraîna inéluctablement vers la déliaison de sa nature et donc vers la mort.

Sa contingence apparaît sous le rapport du 'où' en ce que chaque être se trouve déterminé par une disposition ou configuration physique d'une part, et par une position spatiale d'autre part. Sa contingence apparaît sous le rapport du 'quand' en raison du fait que d'une part, l'être a un commencement et, que d'autre part, du fait de sa génération, l'être est essentiellement déterminé par du mouvement et donc par l'instabilité de laquelle procède le changement qui voit possiblement se désagréger sous l'effet du temps l'intégrité de sa constitution.

Outre le fait qu'elles sont conditions *sine qua non* de l'être des êtres, et qu'elles attestent de la mesure et de la limite dans lesquelles les êtres sont enserrés, les catégories 'où' et 'quand' président d'une certaine manière à l'ensemble de l'économie générale de la Création au point qu'elles peuvent apparaître aussi comme l'expression, peut-être privilégiée, de la Providence qui dit la permanence de l'action divine dans l'Univers, assurant à ce dernier une continuité et dans tous les cas un ordre naturel et une heureuse disposition, en bref des dispositions *générales* en dehors desquelles aucun être ne saurait être.

I.3. Le lieu et le temps comme expression de l'instabilité naturelle de l'être créé

On constate non sans une certaine évidence que les deux catégories 'où' et 'quand', bien qu'elles soient expressions de l'action créatrice et providentielle de Dieu, donnent également à voir le caractère accidentel et contingent de tout être qui ne saurait échapper à un fort facteur d'incertitude quant au déroulement et à la réalité de son existence.

Sous ce registre, les catégories 'où' et 'quand' apparaissent à l'expérience comme des catégories accidentelles du lieu singulier et du temps singulier où se manifeste l'instabilité native de tout ce qui est, par nature, affecté par le mouvement et donc par le changement.

Sous ce jour, la catégorie 'où' atteste aussi du fait que l'être singulier peut être ici ou ailleurs, peut être proche ou lointain, peut indifféremment être là ou n'y être pas, être accidentellement présent ou tout simplement absent, enfin voué à disparaître de la face de la terre. Sous ce jour encore, la catégorie 'où' fait voir que des êtres se heurtent, s'entrechoquent, voire se détruisent pour occuper un lieu qui ne peut être spatialement occupé par deux corps. Sous cet aspect, le lieu manifeste la guerre que se livrent les éléments du monde, ainsi que le constate Maxime le Confesseur non sans une certaine intensité dramatique dans le livre 23 de la *Mystagogie* :

« <Dans les réalités sensibles> s'impose la guerre continue que toutes choses se livrent (cf. Maxime 1980 & 1990, 27.61-64)⁴, cause de leur destruction réciproque, les unes corrompant les autres, et les unes se corrompant dans les autres, n'ayant comme tout résultat que d'être instables et de périr, de ne jamais pouvoir se rencontrer dans un état de permanence sans lutte ni dissension » (Maxime, 2011, XXIII. 793-798).

Quant à la catégorie 'quand', elle atteste du fait que l'être créé est intrinsèquement un être en devenir, un être en mouvement, pâtissant de la course inexorable du temps ; temps qui peut être certes temps de la naissance, de la croissance et du développement, mais également par nécessité celui de la décroissance, du vieillissement, du dépérissement et temps de la mort inéluctable. Sous ce jour, à plus d'un titre et sans doute plus encore que le lieu, le temps est le facteur qui témoigne de la dominance de la mort qui prévaut dans les êtres en devenir.

4 Or il y a bien pour Maxime, en Dieu, les *λόγοι* du temps qui ne saurait être la cause de la corruption que tous, dont Maxime, prêtent au temps. Cf. « Les *λόγοι* du temps [= toutes les déterminations temporelles sous une forme unifiée] demeurent en Dieu (οἱ λόγοι τοῦ χρόνου ἐν τῷ Θεῷ διαμένουσιν) » (Maxime, 1994, 10, 1164B).

Et l'on est contraint d'admettre que l'ordre et l'heureuse disposition, qui ressortissent au lieu et au temps comme conditions providentielles de l'être des étants, ne sont au regard des réalités particulières qu'un phénomène transitoire, à la fois gain et perte, bonheur et malheur, mélange d'ordre et de désordre etc... Les choses se font et se défont inéluctablement.

Conclusion des premiers éléments d'enquête et transition

Nous avons vu que tous les êtres, à l'exception du divin, ont l'être sous la modalité du 'comment' qui se décline sous le faisceau des catégories aristotéliennes dont Maxime fait lui-même usage. Nous avons vu également que tous les êtres se meuvent par nature, que le mouvement est consécutif à leur génération, qui est dans sa plus classique expression le passage du non-être à l'être, dont le terme naturel semble se ramener pour tout être au passage de l'être au non-être.

Nous avons vu que ces déterminations catégorielles de l'être des *étants*, à commencer par la toute puissante catégorie de substance, étaient conditionnées par le 'où' et par le 'quand'.

Nous avons vu que ces dernières, conditions *sine qua non* de l'être, pouvaient être conçues comme l'expression d'une disposition divine assurant à la création tout entière son existence, une certaine permanence, une certaine stabilité, dans tous les cas, un ordre et une disposition qui ressortissent à la Providence divine.

Nous avons vu également que ces catégories attestaient du caractère contingent de l'être créé et que, dans ce cas, à la différence de leur expression métaphysique et providentielle, elles témoignaient surtout de l'instabilité native de tout être et, de fait, de son altération et disparition programmées comme le rappelle fréquemment Maxime dans une formule qu'on peut par exemple lui emprunter dans la première des *Centuries sur la théologie* : « Ce qui est créé dans le temps, et suivant le temps <autrement dit ce qui a un principe-commencement> est soumis à une fin et met un terme à sa croissance selon la nature » (Maxime, 2016, 114.1-2).

Mais le créé, malgré ses limites inhérentes et sa finitude, n'est pas en dernier recours destiné à la corruption et à retourner au non-être. Il n'est pas non plus destiné à être éternellement dans l'état que présentement il connaît. Cette solution, adoptée par la philosophie néoplatonicienne, et qui a sa cohérence propre – nous voulons parler de la pérennité de la réalité créée dans les conditions que nous lui connaissons –, cette solution est récusée par Maxime qui veut voir dans la Résurrection seule, le but, le *skopos*, pour lequel à l'origine Dieu a amené toutes choses à l'existence (cf. *ibidem*, 134. 2-4).

Le créé ne possède pas par nature le pouvoir de réaliser ce à quoi il est destiné à la lumière d'une certaine compréhension du dessein divin. Il ne peut y accéder que par la grâce de la participation. Mais si ce à quoi il est destiné par grâce est en dehors des limites de la nature, la permanence de ce qui présentement caractérise la nature, à savoir l'être 'où' et l'être 'quand, doit être interrogée. C'est ce que nous allons aborder dans la dernière partie de cette étude.

II. LE LIEU ET LE TEMPS DANS LES CONDITIONS FUTURES

Si présentement les catégories de lieu et de temps sont non seulement la condition *sine qua non* de la substance créée, qu'on l'entende dans sa plus grande généralité ou dans ses innombrables réalisations particulières, mais aussi des déterminations essentielles et non accidentelles de la nature, que deviennent-elles une fois 'disparues', du moins dans ce qui s'en donnent à voir dans les conditions présentes, postérieures à la rupture d'alliance primitive et antérieures à la Résurrection promise qui semble définitivement les transcender ? Maxime n'a pas hésité à la lumière de l'Écriture à embrasser ce qui constitue de sérieuses apories. Il veut par exemple lire symboliquement, dans les *Questions à Thalassios*, le Mystère de la Pentecôte à cette lumière :

« Dieu est Pentecôte, comme principe et fin des êtres, et Logos, par qui tout subsiste par nature. Si après une période de sept fois une semaine pour y arriver, on a la Pentecôte, si, de façon claire, la Pentecôte correspond à cinq décades, alors, à l'évidence, la nature des êtres qui, selon son logos, correspond au nombre cinq à cause des sens, après avoir franchi naturellement le temps⁵ et les siècles⁶, sera en Dieu, qui est un par nature, et elle n'aura pas de limites <s.-e. spatiale et temporelle> en Celui en qui il n'y a pas de dimension.

5 Temps qui, comme mesure du mouvement de croissance et de développement, est la temporalité propre de la nature en général et de l'homme en particulier qui est en croissance entre l'image donnée et la ressemblance à acquérir.

6 Siècle (αἰών) qui est la mesure d'un mouvement propre à la nature incorporelle et pourtant créée du monde angélique, mouvement qui ne suppose aucun développement et qui, à ce titre, ne saurait être qu'un mouvement circulaire.

Selon certains, en effet, le Verbe est une décade, en tant qu'il étend progressivement sa providence par la décade des commandements⁷. Mais lorsque la nature se sera conjointe au Verbe par grâce, ce sans quoi <la nature> n'est pas (τὰ ὧν οὐκ ἄνευ)⁸ ne sera plus, puisque le mouvement changeant (ἀλλοιωτιῆ) les choses mues par nature aura disparu. Il faut en effet que le repos limité dans lequel nécessairement se produit le mouvement des réalités mues selon le changement, (285) s'achève avec l'avènement du repos sans limite dans lequel le mouvement des réalités naturellement soumises au mouvement cesse. Là où il y a par nature une limite, existe aussi dans tous les cas le mouvement changeant de ce qui est en elle, alors que là où, par nature, il n'y a pas de limite, on ne connaîtra aucun mouvement changeant des réalités qui sont en elle. Ainsi donc, ce monde est un lieu limité et un repos délimité, et le temps comporte aussi un mouvement délimité, c'est pourquoi le mouvement de la vie comporte un changement pour ceux qui sont en elle.

Mais lorsque la nature, en acte et en pensée, a dépassé le lieu et le temps, et donc ce sans quoi elle n'est pas (τὰ ὧν οὐκ ἄνευ), c'est-à-dire le repos et le mouvement limités, et qu'elle se trouve unie sans intermédiaire à la providence, elle trouve pour *logos* la providence, qui est par nature simple, stable, sans aucune délimitation et pour cette raison sans aucun mouvement. C'est pour cela que la nature, tant qu'elle existe temporellement dans le monde, possède le mouvement source de changement à cause du repos limité du monde et du flux du temps caractérisé par l'altération ; mais lorsqu'elle sera parvenue à Dieu, elle aura, à cause de l'unité naturelle de Celui en qui elle sera, un repos toujours en mouvement et un même mouvement stabilisé, car elle sera éternellement autour du Même, de l'Un et du Seul, dont la raison sait que son fondement stable et immédiat est autour de la Cause première des êtres qui ont été créés par elle.

Le mystère de la Pentecôte est donc l'union immédiate à la providence des réalités qu'elle a conçues par avance, autrement dit l'union de

7 Cette conception des dix commandements comme manifestant la providence du Verbe est intéressante en ce qu'elle fait de ces derniers une sorte d'anticipation de la restauration de la nature en son dynamisme originel. Ils apparaissent ainsi comme un viatique et une 'boussole' dans un environnement prédominé par la guerre et la corruption qui sont consécutifs à la rupture de l'alliance primitive, nous voulons parler de l'alliance adamique. Ils anticipent la fin lorsque la nature se sera jointe à nouveau au Verbe par grâce. On peut dire que cette conjonction de la nature humaine au Verbe trouve son principe dans l'Incarnation du Verbe. Dans le mystère du Christ Nouvel Adam, c'est la vocation et destinée ultime de l'homme qui nous est à nouveau révélée.

8 Identifiées aux catégories πῶς et πότε en *Ambiguum* 10 examiné plus haut.

la nature au Verbe selon la pensée de la providence, union par laquelle il n'y a plus aucune trace de temps et de devenir » (Maxime, 1980 & 1990, 65, 512-553).

Le propos de cette section est dense et difficile, c'est là le style assez typique du Confesseur, mais la réalité décrite est fort simple. Il montre ce qui se produira à la fin des temps symbolisée et préfigurée par le Mystère de la Pentecôte. Affectés présentement par le changement inéluctable qu'entraîne leur nature toujours mobile et jamais en repos, les êtres apparaîtront alors définitivement dans un mouvement enfin stabilisé *autour* de la Cause première des êtres appelée également le Même, le Seul et l'Un.

Pourtant, cette destinée eschatologique qui voit la nature des êtres transcender les limites que nous leur connaissons est pour une part problématique.

Que faire en effet des limites de la nature ? La nature devient-elle en soi illimitée ? Et une nature qui sort de ses limites essentielles, est-elle encore cette nature-là et pas une autre nature ?

Que faire du mouvement inhérent et essentiel qui constitue la nature des êtres, que faire du lieu et du temps qui sont aujourd'hui pour elle l'expression d'une disposition providentielle ? Que faire de la disposition heureuse de l'ordre du réel qui est l'une des plus belles manifestations de la sollicitude divine pour les êtres qu'il a produits ?

Nous venons de le voir dans cette section. Alors qu'il évoque clairement la fin des temps. Maxime nous fait savoir qu'au moment où la nature des êtres aura franchi les temps et les siècles, et que « la nature se sera conjointe au Verbe par grâce, ce sans quoi <la nature> n'est pas (τὰ ὄν οὐκ ἄνευ) ne sera plus, puisque le mouvement changeant (ἀλλοιωτή) les choses mues par nature aura disparu ». Le 'ce sans quoi la nature n'est pas' est clairement identifié au lieu et au temps quelques lignes plus bas. Or Maxime nous apprend que la disparition du mouvement changeant les choses mues par nature, entraîne de fait la disparition du lieu et du temps qui sont pourtant la condition nécessaire à l'être des étants.

Le lieu et le temps ne seront donc plus, du moins plus dans les modalités limitées que nous leur connaissons. En effet, si l'on parcourt plus attentivement le texte, on constate que ce qui est dépassé, plutôt que le mouvement qui est une caractéristique essentielle de l'être des étants, c'est le caractère contingent et aléatoire des conditions d'existence actuelles que génère un tel mouvement.

Tentons d'expliquer davantage ce que cette section de la *Question à Thalassios* LXV cherche à démontrer. Le 'ce sans quoi la nature n'est pas', à savoir le lieu et le temps, est caractérisé par le repos et le mouvement limités. En bonne logique

en effet, si l'on considère l'être singulier, soit ce dernier est au repos, soit il est en mouvement puisque le repos est la fin du mouvement et le mouvement fin du repos.

Tout cela est par certain aspect plus philosophique que théologique convenons-en, mais dans l'univers physique, ni mouvement, ni repos, ne sont définitifs, si l'on omet la mobilité native et intrinsèque à la nature, autrement dit ce qui la distingue essentiellement et définitivement du divin ainsi que nous l'avons vu précédemment. En effet, 'être en repos' se dit toujours relativement à un être qui cesse de se mouvoir, et '*être en mouvement*' se dit toujours de ce qui n'est plus présentement au repos. Toujours dans le même registre philosophique, le repos est privation de mouvement, et le mouvement est privation du repos. On peut le formuler autrement en disant que la génération du mouvement est corruption du repos et que la génération du repos est la corruption du mouvement. Il ressort clairement du propos de Maxime que c'est précisément sur ce point que se noue la question qui nous occupe. Les choses en effet qui tantôt se meuvent, tantôt cessent de se mouvoir et sont en repos, n'ont de stabilité, ni dans le repos, ni dans le mouvement, alternant souvent de façon aléatoire de l'un à l'autre, le repos étant délimité, donc impermanent tout comme le mouvement d'ailleurs, l'un et l'autre étant susceptible de cesser et de reprendre. Ce constat atteste de l'instabilité intrinsèque des êtres du fait de leur mobilité intrinsèque.

Or, que propose Maxime comme image pour désigner l'état transfiguré de la nature des êtres, c'est le dépassement du rapport de contrariété entre repos et mouvement, et *de facto* le dépassement de l'instabilité de l'être, et des êtres en tant qu'ils en pâtissent. De sorte que lorsque la nature mobile, et toujours mobile, des êtres se sera conjointe au Verbe, elle trouvera dans ce dernier la stabilité et la permanence qu'elle ne possède pas du fait de sa seule nature. Il en découlera, pour la nature et pour les êtres qui en ressortent, l'apparition d'un mouvement perpétuel enfin stabilisé, mouvement enfin et définitivement dégagé du fâcheux devenir qui est facteur de tous les changements à commencer par la génération et la corruption. Ce mouvement enfin stabilisé est ce que Maxime appelle 'repos-en-perpétuel-mouvement' et 'mouvement-identique-au-repos', rendu possible parce qu'alors la nature se mouvra éternellement *autour* du Même, de l'Unique et du Seul, dont la raison sait que son fondement stable et immédiat se situe *autour* de la Cause première des êtres qui ont été créés par elle.

Le mouvement enfin stabilisé *autour* d'un centre stable, celui du Même, de l'Unique et du Seul, n'annihile donc pas le mouvement intrinsèque de l'être créé mais lui confère la stabilité que naturellement il n'avait pas.

Un seul mouvement est de cette sorte et c'est le mouvement circulaire. L'image n'est pas neuve dans l'Antiquité tardive mais elle semble acquérir avec Maxime une vigueur définitive et faire dès lors son entrée dans le christianisme.

Cette chorégraphie eschatologique est d'ailleurs renforcée dans la *Question à Thalassios* 59, où pour le dire dans un langage quelque peu tombé en désuétude, « la réplétion du désir,⁹ <pour celui qui est parvenu dans la foi à la fin des temps>, est repos toujours-en-mouvement de ceux qui désirent autour du désirable. Le repos toujours-en-mouvement de ceux qui désirent est la jouissance continue et sans relâche du désirable » (Maxime, 1980 & 1990, 59.130-133). Cette remarquable expression maximienne ne saurait mieux dire la transfiguration du mouvement naturel qui, d'altérable et de corruptible qu'il était, est dorénavant inaltérable et incorruptible, dans la perpétuité d'un mouvement circulaire enfin stabilisé autour du seul désirable.¹⁰

EN GUISE DE CONCLUSION

Mais alors, qu'en est-il du lieu et du temps ? Sous la forme que nous leur connaissons ici bas, autrement dit comme ce par quoi, pour le temps, et ce en quoi, pour le lieu, advient génération et corruption, sous cette forme-là, lieu et temps ne sont plus. Mais en tant qu'ils sont révélateurs d'une situation et configuration eschatologique et d'une certaine topographie métaphysique qui n'est pas dépourvue de relations distinctes, 'ce sans quoi la nature n'est pas' semble conserver quelque pertinence. Nous pourrions d'ailleurs préciser que c'est le lieu et le temps en tant qu'ils attestent du changement qui sont rendus caducs. Le 'où' et le 'quand' en revanche pourraient ne pas l'être et connaître une transfiguration.

Nous avons dans un tout premier texte cité que :

Si les êtres ont l'être sous la modalité du 'comment' mais non de manière absolue, on admettra qu'ils relèvent du 'où' à cause de la *position* (θέσις) et de la *limite* (πέρας) de leurs raisons naturelles, et qu'ils relèvent dans tous les cas du 'quand' à cause de leur *principe*-commencement (ἀρχή) » (Maxime, 1994, 10, 1180d-1181a).

Le 'où' en effet perdure pour plusieurs raisons. Maxime induit tout d'abord qu'à la fin des temps, toutes les réalités seront en Dieu. Dans les *Chapitres sur la théologie*, Maxime sera plus précis encore et affirmera sans ambiguïté : « Son lieu

9 πλήρωσις, littéralement : l'action de remplir qui doit être comprise sur le mode d'un rassasiement continu comme la lumière qui continûment illumine le corps susceptible d'être illuminé et de briller à son tour par cette participation constante.

10 Nous avons étudié en détail cette topographie du centre, des rayons et du cercle associée au repos-toujours-en-mouvement dans : Mueller-Jourdan, 2015a, p. 141-152.

sera Dieu lui-même »¹¹. Certes, comme il n'y a, en Dieu, pas de dimension, ainsi que nous l'avons vu précédemment dans la *Question à Thalassios* 65, nous sommes contraints de penser le lieu de façon totalement différente de ce que nous expérimentons dans les conditions présentes. A ce titre nous pouvons dire que la nature des êtres sort par grâce de la *limite* (πέρας) de ses raisons naturelles puisqu'elle revêt par grâce les atours du divin. Mais du fait que les étants se trouvent dorénavant *en* Dieu, ils ne perdent pas dans les faits le 'où' comme le rapport au lieu de ce qui est *en* un lieu. On pourrait ajouter, et on perçoit la difficulté à l'harmoniser avec ce qui précède, que les êtres sont dits se mouvoir *autour* du Même, de l'Unique et du Seul. Il ne saurait quitter cette *position* (θέσις) qui dit la distance infranchissable entre le créé et l'incréé, distance qu'on ne saurait abolir. La *position* du créé qui ressortit au 'où' est manifestée par les prépositions *en* et *autour de* qui attestent d'un certain rapport au divin. Lequel divin apparaît, selon la belle formule de Maxime, comme le désirable *autour* duquel tournent perpétuellement ceux qui désirent. Or si la nature divine incréée est désirable, elle ne saurait jamais cesser de l'être du fait de son immutabilité, et les êtres créés qui en éprouvent le désirent, jamais ne cesseront de la désirer et d'en être pourtant perpétuellement comblés. C'est en ce sens que la divinité peut être dite 'moteur immobile' et centre *autour* duquel ne cessent de se mouvoir la nature des êtres enfin et définitivement stabilisée *autour* de l'objet de son désir.

Le 'quand' ne saurait cesser d'exister et de constituer la marque distinctive du créé en ce que celui-ci, d'abord, a et aura toujours un principe-commencement. Mais le 'quand' continue en plus à se manifester dans le fait que les êtres sont *toujours-en-mouvement*. Or les êtres n'échappent pas au mouvement, n'échappent pas non plus à sa mesure, mais cette dernière ne connaît plus comme dans l'univers physique et naturel de l'antériorité et de la postériorité, de l'avant et de l'après. Le mouvement n'est donc plus physique, mais il a la forme du désir.

Ce mouvement circulaire n'abolit donc pas la distance entre créateur et créature, car cette dernière ne cesse de se mouvoir, c'est là ce qui la détermine essentiellement, mais elle acquiert, du fait de son union à Dieu dans lequel il n'y a pas trace de mouvement, son repos et donc sa stabilité. C'est ce que Maxime désigne en bien d'autres lieux par la divinisation. Il s'agit de la stabilité enfin conférée à un être qui ne la possède pas par nature.

Si la nature n'est pas, par nature, vouée ou habilitée, à sortir des limites qui lui sont inhérentes, ce dépassement vers la transfiguration de la nature n'en violente cependant pas la raison, ou le *logos*, pour le simple fait que cette destinée, bien que surnaturelle, est inscrite dans l'intentionnalité divine qui a présidé à son apparition.

11 ἔσται τόπον ἔχων αὐτὸν τὸν Θεόν, Maxime, 2016, I, 68 (134.20).

A ce titre, la résurrection du Nouvel Adam est paradigmatique de ce à quoi sont destinés tous les fils d'Adam lorsqu'ils seront en Dieu et que Dieu sera tout en tous sans pour autant que la nature créée sortie de ses limites inhérentes n'échappe aux catégories du 'où' et du 'quand' qui les distingueront toujours de la nature in-créée qui du fait de sa simplicité et de son absence totale de dimension est et restera définitivement hors-catégories.

Bibliographie:

Sources

- Aristote (1957). *Physics, Volume I: Books 1-4*. Translated by P. H. Wicksteed, F. M. Cornford. Loeb Classical Library 228. Cambridge: Harvard University Press.
- Maxime le Confesseur (1980 & 1990). *Quaestiones ad Thalassium*. 2 vols., C. Laga, C. Steel (éds.). Turnhout : Brepols Publishers, CCSG 7 & 22.
- Maxime le Confesseur (1994). *Ambigua*. Introduction par J.-C. Larchet ; avant-propos, traduction et notes par Emmanuel Ponsoye ; commentaires par le P. D. Staniloae. Suresnes : Les Éditions de l'Ancre.
- Maxime le Confesseur (2010-2015). *Questions à Thalassios*. 3 vol., F. Vinel & J.-Cl. Larchet (éds.). Paris : Cerf, SC 529, 554, 569.
- Maxime le Confesseur (2011). *Maximi Confessoris Mystagogia, una cum Latina interpretatione Anastasii Bibliothecarii*. Ch. Boudignon (ed.). Turnhout : Brepols Publishers.
- Maxime le Confesseur (2014). *On Difficulties in the Church Father. The Ambigua*, 2 vol., N. Constat (éd. et trad.). Cambridge : Cambridge University Press.
- Maxime le Confesseur (2016). *Capita Theologica et Oeconomica*. K. Hajdú et A. Wollbold (éds.), Freiburg-Basel-Wien: Herder, Fontes Christiani 66.

Etudes

- Blowers, P. M. (2016). *Maximus the Confessor. Jesus Christ and the Transfiguration of the World*. Oxford: Oxford University Press.
- Chvatal, L. (2007). Mouvement circulaire, rectiligne et spiral. Une Contribution à la recherche des sources philosophiques de Maxime Le Confesseur. *Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie* 54 (1/2), p. 189-206.
- Cvetkovic, V. (2021). Re-Interpreting Tradition : Maximus the Confessor on Creation in *Ambigua ad Ioannem*. Dans: *Questioning the World. Greek Patristic and Byzantine Question-and-Answer Literature*, B. Demulder & P. Van Deun (éds.), p. 147-179. Turnhout: Brepols Publishers.
- Lollar, J. (2013). *To See into the Life of Things: The Contemplation of Nature in Maximus the Confessor and his Predecessors*. Turnhout: Brepols Publishers.
- Mueller-Jourdan, P. (2005). *Typologie spatio-temporelle de l'eccllesia byzantine. La Mystagogie de Maxime le Confesseur dans la culture philosophique de l'Antiquité tardive*. Leiden : Brill.
- Mueller-Jourdan, P. (2015a). The metaphysical position of the divine as 'desirable' in Proclus' Platonic theology and Maximus Confessor's thought. Dans: *The Architecture of the Cosmos. St Maximus the Confessor. New Perspectives*, A. Lévy et al. (éds.), p. 141-152. Helsinki: Luther-Agricola-Society.
- Mueller-Jourdan, P. (2015b). The Foundation of Origenist Metaphysics. Dans: *The Oxford Handbook of Maximus the Confessor*, P. Allen – B. Neil (éds.), p. 149-163. Oxford: Oxford University Press.
- Mueller-Jourdan, P. (2015c). Maxime le Confesseur. III. Points fondamentaux de la théologie : Éléments de logique, d'éthique, de physique et de théologie. Dans : *La théologie byzantine et sa tradition*, vol. I,1 (VIe-VIIe), C.G. Conticello (éd.), p. 424-505. Turnhout: Brepols Publishers.
- Plass, P. (1980). Transcendant Time in Maximus the Confessor. *The Thomist*, 44, p. 259-277.
- Tollefsen, T. (2008). *The Christocentric Cosmology of St Maximus the Confessor*. Oxford: Oxford University Press.

DIVINISATION TRANSCENDING THE SPATIAL AND TEMPORAL LIMITS OF CREATED BEING. APORIAS AND SOLUTIONS IN THE ESCHATOLOGY OF MAXIMUS THE CONFESSOR

SUMMARY

When it is joined to the *Logos* at the end of time, the nature of beings will have emerged from the limits that we know at present. But for the thought of Maximus the Confessor, which we will examine here, place and time, which are both the attestation of these limits but also the *sine qua non* conditions for the being of the beings, will, at the last day, be abandoned in favour of a modality of being which will transcend them definitively. What then of the integrity of nature if what constitutes its essential determinations will have disappeared ? Will we not be in the presence of another nature ? This article should provide some clarity on the status of created nature when it transcends these natural limits and becomes in God, in whom there are no limits.